

Jacqueline Léon

UMR 7597 CNRS/ Université Paris Diderot

Historiographie du structuralisme généralisé. Etude comparative

Introduction

Il existe de nombreux ouvrages sur l'histoire du structuralisme, certains écrits par les acteurs même du structuralisme, dans une perspective critique dès les années 1960, ce qui constitue une des particularités de l'historiographie du domaine, et une de ses difficultés majeures. Plusieurs autres problèmes, évoqués de façon plus ou moins explicite par les historiens, tiennent à la définition du structuralisme comme mouvement de pensée, à la distinction entre linguistique structurale, structuralisme linguistique, structuralisme généralisé et post-structuralisme, à la périodisation des différentes phases du mouvement, enfin à ce qui est reconnu comme sources et comme fondateurs.

Les ouvrages considérés dans cette étude sont loin d'épuiser l'ensemble des ouvrages publiés sur le structuralisme généralisé. Nous nous sommes imposé deux limitations : ne sont considérés que les ouvrages parus à partir du début des années 1980 (incluant, il est vrai, deux ouvrages de 1979), donc bien après, quelle que soit la chronologie adoptée, la « fin du structuralisme ». Cette sélection ne retient donc que les ouvrages critiques, non produits par des acteurs du mouvement lui-même. Deuxièmement nous n'avons pris en compte que ceux qui prétendaient couvrir le mouvement dans sa globalité, en excluant les ouvrages plus centrés sur une discipline ou un théoricien particulier, à l'exception du structuralisme américain qui de fait, on le verra §7.2, ne concerne que la linguistique et l'anthropologie linguistique. L'objectif de cet article est de cerner les grandes questions que se sont posées les historiens et critiques, et partant les problèmes soulevés par l'historiographie d'un tel domaine. Deux traditions historiographiques semblent coexister qui partagent un recours semblable aux sources primaires, mais dont les références aux sources secondaires semblent relativement étanches : une tradition française, qui comprend en outre des acteurs du structuralisme, et une tradition anglo-américaine apparue dans les années 1970. On tentera de confronter les deux traditions en s'intéressant particulièrement aux questions où, à cause des écarts de perspectives, les points de vue divergent.

Dans la suite de l'article, « structuralisme » renvoie à l'ensemble du structuralisme généralisé. Le terme d'« auteur » réfère aux historiens et critiques, auteurs des ouvrages qui font l'objet de la présente étude; pour ce qui est des acteurs du structuralisme, on utilisera les termes de théoricien ou d'acteur. Afin de ne pas alourdir le texte, les noms des auteurs cités ne sera pas suivi de la date de la parution de l'ouvrage considéré, sauf en cas de plusieurs ouvrages du même auteur. On se reportera à la bibliographie en fin d'article.

1. Peut-on parler d'un courant structuraliste ?

Aucun des auteurs n'accrédite l'idée du structuralisme comme école, voire comme courant et la plupart préfèrent parler de mouvement ou mouvement de pensée. Ce point peut se décliner selon plusieurs questions : y a-t-il un ensemble de propositions et de concepts communs partagés par les acteurs ? ceux-ci se sont-ils reconnus comme appartenant au mouvement structuraliste ? Peut-on parler d'une communauté structuraliste ?

Un certain nombre d'auteurs relèvent, sinon un ensemble de concepts ou de propositions, du moins un certain nombre de principes partagés. Lapacherie relève un certain nombre de postulats communs: le primat de la structure sur le phénomène et l'événement élaboré en termes de langage ; une pensée du soupçon (terme emprunté à Ricoeur) orientée vers la recherche de structures cachées sous les phénomènes apparents, avec pour conséquence une dépréciation du sens et de la conscience au nom d'un inconscient structural ; un certain antihumanisme (mort ou dissolution de l'homme) ; enfin une même ambition de coupure épistémologique (terme emprunté à Bachelard).

On note que les auteurs anglo-américains, comme Kurzweil, insistent sur la recherche de structures cachées, souvent évoquée comme limite voire défaut du mouvement. Ainsi Joseph qualifie cette recherche des structures cachées comme « the inherent mysticism of 'hidden structures' ».

Certains, comme Pavel, soulignent la place privilégiée des concepts linguistiques (signifiant, signifié) la critique de l'humanisme, la critique du sujet et de la vérité, l'abandon de la métaphysique au profit de la métaproblématique.

D'autres au contraire (Chiss et Puech) évoquent une non stabilisation des concepts en relation avec l'absence de doctrine, de chef de file et de distinction centre-périphérie. L'émergence du structuralisme se confond alors avec ses incessantes rectifications, réinterprétations et réappropriations.

Jackson se montre encore plus sévère. Les mouvements intellectuels habituellement séparés au début du 20^{ème} siècle, idéalisme allemand et marxisme, phénoménologie et existentialisme, psychanalyse et linguistique structurale se sont retrouvés réunis dans les années 1950-60 en un noeud inextricable et hétérogène appelé à tort structuralisme français. Dans cette perspective, le structuralisme en tant que mouvement ne serait en grande partie que le résultat d'une construction médiatique.

Cette hétérogénéité tient aux acteurs du domaine eux-mêmes dont aucun n'a souhaité restreindre le structuralisme à une attitude épistémologique ou à un ensemble de règles méthodologiques stables, définitives et unanimement partagées (Puech 2005). Pour les critiques français, l'hétérogénéité des participants, en particulier leur marginalité à l'égard des circuits officiels universitaires est largement avérée. Dosse en particulier, s'appuyant notamment sur les travaux de Chevalier et Encrevé, insiste sur la carrière atypique des structuralistes. Ce qui est vrai pour les linguistes, toutefois, l'est moins pour les autres. Parmi les linguistes, seul Martinet en effet occupe un poste de professeur à la Sorbonne après son retour des Etats-Unis en 1955 ; Barthes et Greimas n'étant pas agrégés ne peuvent postuler à l'Université et entrent à l'Ecole des Hautes Etudes ; les novateurs sont des agrégés de langues, tels Culioli et Pottier, et c'est en province, Strasbourg ou Nancy, que se développent les innovations. S'il est vrai que la plupart des grandes figures ont fait carrière en dehors de l'Université, il faut préciser qu'ils ont tous fini par être reconnus par leurs pairs. La consécration de Lévi-Strauss au Collège de France n'a eu lieu qu'en 1959 après deux échecs, mais de même que les autres principaux protagonistes il est difficile de dire qu'il a été tenu à l'écart d'une légitimation universitaire ou institutionnelle: Lacan dans l'institution psychiatrique, Althusser à l'ENS Ulm, Foucault et Barthes au Collège de France etc. Il faudra aussi compter avec l'Université de Vincennes créée en 1968 et qui accueillera de nombreux structuralistes.

Aussi la position de Kurzweil apparaît-elle moins discutable quand elle postule l'existence d'une communauté intellectuelle réelle des structuralistes même si, dit-elle, les principales figures déniaient la plupart du temps appartenir au même groupe voire au même mouvement intellectuel. Elle relève un certain nombre de traits communs : l'ENS, une formation philosophique commune (Descartes, Kant, Hegel, Husserl, Kierkegaard). Une formation également commune aux humanités, en particulier à l'histoire de l'Ecole des Annales, qui contraste avec la formation des universitaires Américains à des disciplines séparées et spécialisées. Les structuralistes sont tous des généralistes dont la spécialité vient enrichir le savoir commun. Contrairement aux empiristes anglo-saxons, les intellectuels français sont interdisciplinaires et s'adressent à un public lui aussi familier avec la philosophie, la littérature et l'histoire. Enfin, formés à Paris dans les mêmes institutions, ils forment un véritable réseau.

2. Une périodisation difficile : est-il possible d'établir clairement une chronologie linéaire entre structuralisme linguistique, structuralisme généralisé et post-structuralisme ?

2.1. Du structuralisme linguistique au structuralisme généralisé

Il y a consensus des différents auteurs sur les sources du structuralisme généralisé : la linguistique saussurienne, les formalistes russes, l'Ecole de Prague avec la figure omniprésente de Jakobson. Le développement du mouvement peut être jalonné par un certain nombre de dates : 1916, parution du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure ; dans les années 20, création du cercle de Moscou par Jakobson ; 1926, création du Cercle de Prague ; 1928, 1^{er} congrès international des linguistes à La Haye, et 1929 Congrès des slavistes au cours duquel ses membres

les plus éminents, Serge Karcevski, qui a suivi les cours de Saussure à Genève, Roman Jakobson et Nicolas Troubetzkoy présentent un ensemble de propositions explicitement structuralistes publiées sous forme d'un manifeste. Ce structuralisme donne un tour nouveau au saussurisme en interprétant de façon originale la notion de système par l'intégration de la fonction de communication, la mise en œuvre de la fonction en même temps que la forme, et la mise en place de l'analyse phonologique à partir de traits distinctifs. Le structuralisme généralisé, comme application des méthodes de la linguistique saussurienne aux autres disciplines, débute aux Etats-Unis au début des années 1940, lorsque Jakobson, Cassirer et Lévi-Strauss fuyant l'Allemagne nazie se retrouvent à New York à l'Ecole Libre des Hautes Etudes.

Parallèlement à ces repères consensuels, des divergences apparaissent au sein de l'historiographie lorsqu'il s'agit de définir une périodisation du mouvement et d'y classer les acteurs. Plusieurs divisions du structuralisme sont proposées, divisions temporelles et/ ou théoriques. Les options chronologiques sont très diverses, les auteurs proposent deux, trois voire cinq mouvements qui se succèdent linéairement, bien qu'ils reconnaissent, pour la plupart, qu'avec les gestes de relecture, de réinterprétation et d'influences diverses, il soit très difficile de définir une délimitation chronologique sans recouvrement. Apparaît notamment la coupure structuralisme / post-structuralisme source de nombreux débats. Même dans les travaux conçus dans une perspective essentiellement historique, comme l'ouvrage de Dosse, apparaît un décalage entre la production des idées, la diffusion auprès d'un public de non spécialistes et l'institutionnalisation universitaire; décalage caractéristique d'un mouvement qui ne s'est jamais réellement organisé en courant véritable.

2.2. La grande synthèse historique de Dosse (1992)

Dosse propose une périodisation historique avec des datations précises visant à jalonner le mouvement structuraliste de moments clés : émergence en 1956, apogée en 1967, déclin en 1975. Arrêtons nous un moment sur cette vaste synthèse historique, dont les options, notamment chronologiques, peuvent être contestables mais qui fournit un certain nombre de repères précieux pour la discussion.

L'année 1956 est une année de ruptures : la révélation des crimes de Staline et l'entrée des soviétiques en Hongrie accélère la rupture avec les philosophes « existentialistes » suspectés de soutenir l'Union Soviétique. Se substitue alors un rapport désenchanté à l'histoire et la conversion à l'anthropologie des philosophes marxistes. Quelques ouvrages clés ponctuent cette période : 1955, *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss; 1957, *Mythologies* de Barthes; en 1956, Lacan crée la revue *La Psychanalyse*.

Au milieu des années soixante, Lévi-Strauss, Greimas ainsi que Lacan après son tournant logiciste et formaliste opéré lors de la publication de son article « la science et la vérité », constituent les figures de proue du structuralisme le plus scientiste. Celui-ci est représenté par les trois sciences humaines considérées dès lors comme véritablement scientifiques, la psychanalyse, l'anthropologie et la linguistique. Ce sera alors l'explosion éditoriale de 1966 qualifiée par Dosse « d'année-lumière » ou « d'année structurale » qui conduira à l'apogée du structuralisme en 1967. Pour ne citer que quelques titres: *Les mots et les choses* de Foucault, la *Sémantique structurale* de Greimas, la *Théorie de la littérature* de Todorov, *Les Écrits* de Lacan, *Figures* de Genette, les *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste, *Lire le Capital* et *Pour Marx* d'Althusser et de ses disciples. 1966, c'est aussi l'apparition de nombreuses revues : *Langages*, *les Cahiers pour l'analyse*, ou le n°8 de *Communications*.

Enfin en octobre 1966, est organisé un colloque international aux Etats-Unis à l'Université Johns Hopkins rassemblant la plupart des théoriciens structuralistes. La critique littéraire d'un point de vue sociologique est représentée par Lucien Goldmann et Georges Poulet, la sémiologie par Roland Barthes, Tzvetan Todorov et Nicolas Ruwet, Jacques Derrida en tant que philosophe pour son travail sur Saussure et Lévi-Strauss, Jean-Pierre Vernant pour son anthropologie historique de la Grèce ancienne, et Jacques Lacan pour sa lecture structuraliste de Freud.

A partir de 1967, on assiste au premier reflux alors que le bouillonnement éditorial se poursuit. C'est notamment l'année de publication du *Système de la mode* de Barthes, son ouvrage le plus greimassien. Apparaissent également en 1967-68 les premiers ouvrages de synthèse et de présentation du structuralisme, dont le *Que sais-je* de Piaget et l'ouvrage *Qu'est-ce que le structuralisme ?* dirigé par François Wahl regroupant outre la sienne propre pour la philosophie, les contributions d'Oswald Ducrot pour la linguistique, de Dan Sperber pour l'anthropologie, de Tzvetan Todorov pour la poétique, de Moustapha Safouan pour la psychanalyse. Le succès médiatique et public du structuralisme est alors à son apogée. C'est pourtant à ce moment que les structuralistes prennent leur distance.

Pour Dosse ce reflux n'est que superficiel et les recherches structuralistes en sciences sociales vont se poursuivre mais sur un autre rythme et selon une autre temporalité. A une ascension linéaire avec des moments d'apogée et des publications décisives se substitue après 1967 un structuralisme plus intégré, moins événementiel, moins

spectaculaire. Paradoxalement d'ailleurs, c'est au moment même où le reflux est amorcé, en 1967, que le structuralisme connaît enfin un succès institutionnel et s'installe dans l'université. La création de l'université de Vincennes dont la plupart des fondateurs sont issus du mouvement en est une manifestation évidente, ainsi que l'ouverture d'universités ou de cursus pluridisciplinaires.

L'élection de Foucault en 1970 au Collège de France, suivi par Barthes en 1975, rejoignant Dumézil, Lévi-Strauss et Benveniste, marque la consécration des structuralistes au plus haut niveau.

Dosse situe le déclin à partir de 1975 dans un contexte historique de fin de guerre du Vietnam et de retour aux valeurs démocratiques après l'effondrement de l'idéologie totalitarisme, ce qu'il appelle 'l'effet Goulag' après la parution du livre de Soljénitsine en 1974 et les attaques des nouveaux philosophes. On assiste également à un éclatement et à un repli disciplinaire signalant la fin de la pluridisciplinarité et le déclin des valeurs universalistes de la science. Cet effet de déclin s'accroît avec la disparition de plusieurs figures du structuralisme à la fin des années 1970 et au début des années 1980 : Barthes en 1976, Lacan en 1980, Foucault en 1984.

Au niveau théorique, la relève est assurée par le générativisme, le succès des thèses déconstructionnistes de Derrida, la progression d'une linguistique de l'énonciation refoulée, le retour de l'érudition et de l'histoire en sciences humaines accompagnées par la publication d'une série d'ouvrages au milieu des années 1980 prenant la défense du rationalisme contre le structuralisme et le post-structuralisme.

2.3. Un ou plusieurs structuralismes ?

La position de Dosse consistant à situer le structuralisme généralisé dans la période 1945-1975 est contestée par les auteurs qui ne considèrent pas seulement le structuralisme généralisé comme un mouvement institutionnellement situé dans le temps mais qui l'insèrent dans l'histoire des idées. L'ancrage dans l'histoire, le découpage choisi et la mention des acteurs comme appartenant ou non au mouvement, dépendent alors de la discipline mise au centre, linguistique ou philosophie. Une autre option consiste à choisir l'émergence interdisciplinaire d'une notion, celle de structure, comme moment privilégié pour situer le début du structuralisme généralisé.

Si les grandes figures, Lévi-Strauss, Lacan, Barthes et Foucault sont unanimement citées, certains sont exclus du mouvement de façon plus ou moins explicite. C'est le cas de philosophes comme Althusser qui n'aurait pas mis le langage au cœur de ses investigations, ou bien de linguistes comme Greimas, Dumézil ou Benveniste dont les travaux spécifiques et novateurs se perdent dans la mouvance vague du phénomène généralisé.

C'est au moment de la reconnaissance du caractère interdisciplinaire de la notion de structure à la fin des années 1950 que Chiss et Puech (2001) situent le début de la généralisation du structuralisme. Trois colloques sont organisés sur la notion de structure dans différentes disciplines des sciences et des sciences humaines : en 1957, le colloque « Notion de structure et structure de la connaissance », en 1959, deux colloques « Sens et usages du terme structure » et « Entretiens sur les notions de genèse et de structure » à Cerisy.

En repositionnant la linguistique au centre du structuralisme, Milner (2002) distingue deux mouvements, l'un scientifique autour d'un programme de recherches, l'autre philosophique, qu'il nomme la doxa. Le programme de recherche linguistique se développe de la fin des années 1920 (Ecole de Moscou) à la fin des années 1960 et s'achève en 1968 avec la fin du structuralisme en linguistique. Le second se développe dans les années 1960 jusqu'au milieu des années 1970 et regroupe des acteurs du programme de recherche linguistique, dont Barthes, et d'autres, comme Foucault, qui lui sont extérieurs.

La plupart des auteurs ont situé le structuralisme généralisé dans l'histoire des idées philosophiques. Descombes (1979) distingue trois structuralismes en tant qu'ils se sont opposés à la phénoménologie dans le débat philosophique : d'abord la méthode de l'analyse structurale qui a précédé la phénoménologie, puis, dans les années 1960, la sémiologie opposant à la phénoménologie une autre théorie du sens, enfin dans les années 1970, une orientation de la philosophie centrée sur la querelle de la conscience et de la mort de l'homme, et se souciant peu des structures. Dans son ouvrage de 1996, Descombes continue de distinguer trois structuralismes, cette fois-ci non plus du point de vue de leur rapport à la phénoménologie mais sur la façon dont ils appréhendent la notion de structure. Il distingue le holisme structural, le formalisme et la doctrine de la contrainte formelle. Le *holisme structural* est exemplifié par Lévi-Strauss dans *Les structures élémentaire de la parenté*. Dans le *formalisme*, l'analyse structurale consistera à chercher un invariant formel, à savoir un ensemble de relations entre des unités élémentaires du même genre. Selon la *doctrine de la causalité structurale*, les activités sont soumises à des contraintes formelles dont il

convient de dénoncer la confusion inhérente, à savoir prendre les règles pour des puissances qui influencent l'action des gens. « Le théoricien de la causalité structurale confond la règle qu'il faut suivre pour raisonner ou pour calculer avec un rail qui dirige la locomotive. »

Pavel distingue aussi trois courants, en faisant glisser le structuralisme de la linguistique structurale à une forme de structuralisme philosophique. Au structuralisme scientiste, fondé sur la technologie linguistique, dont les figures principales sont le Barthes des années 1960 et Greimas, succède un structuralisme modéré en poétique et stylistique de Todorov, Jean Rousset, Paul Zumthor, Jean-Pierre Richard, Claude Brémont ou Gérard Genette moins séduits par le détail de la linguistique structurale; enfin le structuralisme spéculatif plus philosophique d'Althusser, et des revues *Tel Quel* et *Change*, et antimétaphysique de Derrida, de Lacan, et du Barthes du début des années 1970.

Chiss et Puech (2001) adoptent aussi un développement en trois temps avec une double réfraction, de la linguistique structurale vers un certain nombre de sciences sociales, dont l'anthropologie, puis vers une réflexion philosophique (épistémologies régionales ou générales, théories des formations sociales, théories des systèmes, histoire et théories des idéologies, histoire des sciences, théories du sujet, de la littérature, philosophies de la culture...). Plutôt que de parler de 'structuralisme philosophique', ils proposent de parler de 'mouvance ou de 'moment' structuraliste en philosophie, et du structuralisme comme enjeu de pensée philosophique, en soulignant qu'aucun acteur ne s'est défini comme 'structuraliste', à l'exception de Lévi-Strauss qui toutefois manifestait la plus grande méfiance à l'égard d'un structuralisme philosophique et « général ». Leur contribution comporte une véritable réflexion sur le statut du mouvement structuraliste comme mouvement philosophique et des difficultés que cela représente. Quand bien même, soulignent les auteurs, la problématique structuraliste n'est pas pour la philosophie une problématique « autochtone » c'est avec la philosophie transcendantale de Kant ou celle de Hegel, transmise notamment par le cours de Kojève, que le structuralisme philosophique dialogue et polémique véritablement. Les philosophes impliqués dans le mouvement structuraliste (Deleuze, Ricoeur, Althusser, Foucault), ont tenté de réfléchir sur le statut du discours philosophique à l'égard des sciences humaines prises dans les contradictions des exigences structuralistes : exigence de scientificité et refus du positivisme. La nécessité se manifeste pour la philosophie des années 1960 d'avoir recours, hors de la philosophie universitaire, à l'empirie des sciences sociales, à leurs résultats et à leurs méthodes.

Les anglo-américains divisent généralement le mouvement structuraliste en deux temps : structuralisme et post-structuralisme. Cette version simplifiée accrédite d'une part l'idée, comme le souligne Puech (2005) « d'un structuralisme premier, consistant et homogène qui aurait suscité *par la suite* une série de réactions critiques qui en auraient constitué d'une manière ou d'une autre la « sortie ». » Une telle version simplifie l'opposition entre tendance à la scientificité et tendance spéculative en effaçant les recouvrements et réinterprétations par la séparation en deux temps nettement identifiés.

Selon Culler, cité par Pavel, au structuralisme scientiste, socratique, optimiste et rationnel, aurait succédé un post-structuralisme tragico-ironique et nietzschéen.

Joseph adopte cette division tout en faisant apparaître un décalage comparable à celui mis en évidence par Dosse. Les trois périodes établies par l'histoire officielle (*documentary record*), fondation du structuralisme dans le premier tiers du 20^e siècle, généralisation à partir de la linguistique dans les années 1940-50, et post-structuraliste en 1967-68, ne coïncident pas avec la reconnaissance publique et institutionnelle du structuralisme - de la fin des années 1950 au milieu des années 1980 - et du post-structuralisme dans les années 1970-90. Les mêmes travaux se trouvant classés tour à tour dans le structuralisme ou dans le post-structuralisme, comme c'est le cas pour Foucault. Joseph conçoit le structuralisme comme un recouvrement de méthodes, terminologies, idéologies et mythologies. De façon générale, dit-il, les mouvements intellectuels ne s'arrêtent pas brusquement mais peuvent avoir des prolongements quand bien même l'avant-garde qui les avait promus les ont d'ores et déjà abandonnés.

3. La notion de structure

La notion de structure a été questionnée par les auteurs soit pour déterminer la généalogie du structuralisme généralisé non réductible au seul structuralisme linguistique, soit pour expliquer son hétérogénéité conceptuelle.

En examinant l'histoire de la notion de structure, Saint-Sernin aboutit à l'idée que le structuralisme généralisé y est loin de n'avoir pour unique source le structuralisme linguistique. La notion de structure apparaît en effet d'abord dans les sciences mathématiques, en physique, en chimie, en biologie parallèlement aux sciences humaines et

sociales, linguistique et économie. Selon l'auteur, les philosophies de la structure, de 1900 à 1940, ont eu pour l'essentiel une facture mathématique. La notion a été élaborée par David Hilbert (1862-1943) dans ses « Fondements de la géométrie » publiés en 1899. Il reformule systématiquement les axiomes de la géométrie en soulignant que l'important n'est pas la nature des objets mathématiques pris séparément, mais les lois qui régissent leurs relations. C'est à partir de cette idée que, de 1900 à 1940, va se clarifier en mathématiques la notion de structure. Mais ce premier structuralisme, celui de l'âge positif, n'a eu en France que peu d'écho. De plus, les philosophes des mathématiques, Albert Lautman et son ami Jean Cavailles, tous deux résistants, furent fusillés par les Allemands. Alors qu'au début du 20^{ème} siècle, différentes conceptions de la structure ont été élaborées de façon distincte dans chacune des disciplines, elles ont convergé dans les années 1920-1930 dans une théorie générale de la description, de la classification et de l'explication des structures, à laquelle on attachait le nom de «structuralisme». La position de Saint-Sernin neutralise l'idée d'une filiation unique entre le seul structuralisme linguistique et le structuralisme généralisé en posant celui-ci comme issu de diverses idées de structures appartenant à plusieurs disciplines.

Chiss et Puech examinent la filiation des deux concepts de structure et de système qui n'appartiennent pas en propre à la linguistique. Sensibles à la généalogie proposée par J. Petitot, ils postulent que le structuralisme constitue une réponse à une question remontant à Aristote et concernant la structuration morphologique de la matière sous trois de ses aspects, l'organisation, la complexification et la diversification des substrats matériels, à laquelle la physique n'a jamais pu répondre. Plusieurs disciplines (biologie, sociologie, mathématique, linguistique, anthropologie) ont manifesté un intérêt pour la notion de structure qu'elles ont défini individuellement, de façon non synchrone voire même hétérogène au sein de leur propre histoire.

Les auteurs montrent que, même au sein de la linguistique, la notion de structure a plusieurs sens. La conception gestaltiste fait partie des sources de la notion de structure élaborée par le Cercle de Prague selon lequel la forme linguistique est une fonction à plusieurs variables. Dans le structuralisme américain issu de Bloomfield, la notion de structure est inspirée du behaviorisme, où la structure des messages émis doit pouvoir être décrite indépendamment des intentions des locuteurs et de leurs états mentaux. Dans l'analyse en constituants immédiats des distributionnalistes néo-bloomfieldiens, la structure est une hiérarchie de dépendances représentable sous forme de parenthèses, emboîtements ou arborescences. De façon plus générale, le structuralisme et la notion de structure questionnent les philosophes sur son pouvoir constituant dans les différentes sciences sociales.

4. Continuité ou rupture ?

Faut-il établir une continuité entre le structuralisme et les courants de pensée antérieurs là même, comme l'indiquent Chiss et Puech (2001), « où les acteurs ont préféré privilégier, de manière quelque peu rhétorique parfois, une mythologie des commencements absolus (le thème de la « coupure » ou de la « rupture » chez certains) et une eschatologie ambiguë de la fin (de la philosophie, de la métaphysique, voire de la pensée occidentale). »

En ce qui concerne les prédécesseurs, Kurzweil n'envisage pas de rupture nette, mais plutôt une continuité entre marxisme, existentialisme et humanisme ; il y a trace de ces précédents courants chez les auteurs structuralistes. Pour Clark, plusieurs pionniers, Lacan, Foucault ou Poulantzas ont été existentialistes avant d'être structuralistes. Et même s'il y a un gouffre entre existentialisme et structuralisme, les deux mouvements de pensée offrent des solutions complémentaires à un ensemble de problèmes. Pavel signale que lors de la période existentialiste, il existait déjà des ouvrages critiques de l'humanisme, tel que ceux de Lévi-Strauss ou de Lacan. Il faut aussi mentionner le rôle de Merleau-Ponty et les liens qu'il a établis entre la phénoménologie et le structuralisme en s'intéressant à la linguistique saussurienne.

Des historiens des idées comme Chiss et Puech (2001) établissent une continuité avec les siècles antérieurs, indiquant que le structuralisme renoue des liens avec certains débats philosophiques des 17^e et 18^e siècles, notamment les problèmes de philosophie de la connaissance soulevés par Locke, Condillac, les encyclopédistes et les idéologues, débats qui furent oubliés ou recouverts au 19^{ème} siècle.

5. Le rôle de Lévi-Strauss

5.1. Lévi-Strauss, père fondateur du structuralisme généralisé

Le rôle de Lévi-Strauss comme père fondateur (*founding father*, selon Kurzweil) du structuralisme généralisé n'est pas seulement une question de préséance et de précurseur. Sont en jeu une certaine conception de la structure et du signifiant saussuriens de même que l'adéquation de la phonologie comme modèle pour les sciences humaines. Au

centre des discussions est évaluée la conception épistémologique de Lévi-Strauss de l'anthropologie et plus généralement des sciences humaines.

Avec la publication de son article « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie » en 1945 dans le premier numéro de la revue *Word*, Lévi-Strauss est considéré de façon unanime comme étant le premier à avoir appliqué une analyse structurale à des objets non langagiers, établissant la linguistique comme modèle pour les sciences humaines et sociales. [à noter que le premier texte publié par Lévi-Strauss aux USA date de 1943 : *Guerre et commerce chez les Indiens d'Amérique du Sud*, New York : Ecole Libre des Hautes Etudes.]

Toutefois ce n'est pas la première application de la linguistique saussurienne hors linguistique proprement dite. Milner relève les travaux de Jakobson en stylistique, notamment sa publication en 1929 d'un article avec Bogatyrev sur le folklore, où est évoquée l'opposition saussurienne langue/parole. Toutefois Milner se rallie à la position, largement partagée, selon laquelle le programme de recherches n'a véritablement été engagé qu'avec la rencontre de Jakobson et Lévi-Strauss à New-York en 1941.

Chiss et Puech, Caws, et Joseph, sans nier l'importance de Lévi-Strauss, rappellent le rôle de Cassirer et de sa conférence au Cercle linguistique de New York en 1945 « Structuralism in modern linguistics » publiée en 1945 dans le numéro 1/2 de *Word*. Cassirer propose la première occurrence du terme « structuralisme » comme théorie généralisée sur le plan philosophique à partir de la relation entre structure et Gestalt, mettant ainsi en avant le rôle des psychologues gestaltistes, eux aussi émigrés de l'Allemagne nazie. Pour Cassirer, le structuralisme n'est pas un phénomène isolé, mais doit s'entendre comme réflexion dans tous les domaines scientifiques. Selon Chiss et Puech, la rencontre de Cassirer avec Heidegger en 1929 à Davos peut être envisagée rétrospectivement comme cruciale de l'instauration du structuralisme comme pensée contemporaine.

Par ailleurs, la diffusion de la linguistique structurale de Saussure, hors linguistique, s'est faite aussi en France grâce à Merleau-Ponty. Le rôle de Merleau-Ponty est souligné par Joseph qui mentionne son cours de 1952 à l'ENS intitulé 'langage et communication' accordant beaucoup d'importance au signe. Chiss et Puech (1987) rappellent que l'intérêt de Merleau-Ponty pour les travaux de Saussure remonte à 1947 dans son commentaire de « Qu'est-ce que la Littérature ? » de Sartre et que son ouvrage *Signes* (1960) attirait l'attention sur les potentialités philosophiques du *Cours de linguistique générale*. Merleau-Ponty s'avère ainsi, en suscitant l'intérêt de la philosophie pour le structuralisme, un des premiers instigateurs du débat entre sciences humaines et linguistique. Sa posture originale témoigne en tous cas d'une certaine continuité entre phénoménologie et structuralisme qui rend impossible l'hypothèse d'une rupture entre les deux mouvements de pensée.

5.2. La méthode phonologique était-elle incontournable ?

La pertinence du choix de Lévi-Strauss pour la méthode phonologique fait débat au sein des travaux de l'historiographie du structuralisme généralisé. Pourquoi avoir choisi la méthode phonologique plutôt qu'une autre méthode, à un moment, les années 1940-50, où émergent d'autres modèles applicables avec autant de succès à diverses disciplines, telle la cybernétique et la théorie mathématique de la communication. Autrement dit, la méthode phonologique était-elle incontournable ?

Des auteurs comme Pavel remarquent que Lévi-Strauss opte pour la phonologie structurale de Jakobson sans s'interroger véritablement sur la valeur intrinsèque de ce modèle ni sur son adéquation à l'analyse des mythes. Il pose une équivalence entre mythes et phonèmes avec une extrême légèreté sans aucune précaution épistémologique, alors qu'à la place des phonèmes, il aurait pu travailler sur les mots, les syntagmes, ou les phrases.

Pavel, et à sa suite Parodi, suggèrent que Lévi-Strauss aurait pu choisir un autre modèle émergeant dans les années 1940-50 avec autant de succès que la phonologie, comme par exemple la cybernétique. Structuralisme et cybernétique (et théorie mathématique de la communication) partagent l'espoir de fonder un paradigme unificateur fondé sur l'idée de processus sans sujet. Ni Lévi-Strauss ni Jakobson n'ignoraient l'existence de la cybernétique et de la théorie des jeux. Ils participèrent même de façon active aux débats. On sait que Jakobson a participé aux *Macy Conferences* destinées à confronter la cybernétique à diverses sciences sociales. En particulier il a été invité en 1948 à la cinquième conférence consacrée au langage. Par ailleurs, lors d'un colloque, *the Conference of Anthropologists and Linguists*, se trouvent réunis en 1953, outre Lévi-Strauss et Jakobson, des néo-bloomfieldiens (Hockett, Householder, Wells, Twaddell, McQuown, Harris, Hill), ainsi que des structuralistes européens comme Hjelmslev, des logiciens philosophes comme Bar-Hillel, des psychologues comme Charles E. Osgood, des linguistes anthropologues comme Voegelin et Mary R. Haas et enfin des ethnographes de la communication comme

Birdwhistle. Deux interventions au moins, celles de Lévi-Strauss et d'Osgood traitent de la théorie de la communication. Cette question est aussi abordée dans les rapports de fin de colloque de Jakobson « Results of the Conference from the Point of View of Linguistics », et de Lévi-Strauss « Results of the Conference from the Point of View of Anthropology ».

Parodi rappelle que Lévi-Strauss discute, dans ses travaux du début des années 1950, le rapport entre structure et théorie des jeux élaborée par Von Neumann et Morgenstern. Il reproche explicitement au cybernéticien Wiener son scepticisme quant à la possibilité d'étendre aux sciences sociales « des méthodes mathématiques de prédiction qui ont rendu possible la construction des grandes machines électroniques à calculer » (« Langage et société » 1951 p.70).

Il faut reconnaître que la phonologie occupait une place privilégiée. Pour Pavel la rencontre entre Lévi-Strauss et la linguistique était inévitable ; d'une part par l'admiration qu'il portait à Jakobson dès qu'il a commencé à suivre ses cours à l'Ecole Libre des Hautes Etudes en 1942 à New York. De plus, la circulation méthodologique entre linguistique et anthropologie était déjà très importante depuis les années 1930 aux Etats-Unis et Lévi-Strauss n'était pas sans ignorer les travaux de Boas, Sapir ou Whorf. En revanche, Lévi-Strauss ne s'intéressait pas véritablement à la linguistique. Il cite à peine le nom de Saussure, ne discute pas vraiment le principe de l'arbitraire du signe, en particulier dans *L'Anthropologie structurale*, ni le modèle phonologique de Jakobson, qu'il n'a d'ailleurs guère tenté d'améliorer. Pour Pavel, ses emprunts à la linguistique sont davantage stratégiques : il s'agit de donner un statut scientifique aux sciences humaines, et à l'anthropologie en particulier.

Descombe (1983) critique la confusion introduite par Lévi-Strauss entre signifiant saussurien et signifiant sociologique qu'il qualifie de « méprise structuraliste ». Le signifiant linguistique est lexical et fait partie d'un système ; le signifiant sociologique est un système et n'a rien de lexical. Pour le sociologue, il y a du signifiant là où un comportement signale un statut ou une position de l'agent dans le groupe. Cette méprise, massive dans les *Mythologies* de Barthes, serait déjà présente dans l'étude des mythes de Lévi-Strauss.

5.3. *Le tournant linguistique*

Enfin, l'inévitable rencontre de Lévi-Strauss avec la linguistique structurale tient à son objet même, le langage. Le tournant linguistique, comme le souligne Pavel, tel qu'initié par Lévi-Strauss, caractérise avant tout le structuralisme au-delà de la diversité des courants de pensée. L'argument central du structuralisme est que le langage est la seule réalité puisque le savoir ne peut être exprimé et communiqué que sous forme linguistique.

Pavel, puis Dosse, y voient la manifestation du retour de la réflexion sur le langage, notamment la tradition de la philosophie du langage et de l'épistémologie du savoir de l'Ecole de Vienne, occultée en France dès les années 1930. La phonologie structurale, assez formalisée et déjà utilisée ailleurs qu'en linguistique par Jakobson lui-même, était un bon candidat pour réamorcer cette réflexion.

Un argument voisin est utilisé par Jackson. C'est en érigeant la linguistique saussurienne comme philosophie du langage, que s'effectue le remplacement de la philosophie existentialiste humaniste de Sartre par une philosophie structuraliste scientifique fondée sur l'anthropologie de Lévi-Strauss, la relecture de Marx par Althusser et celle de Freud par Lacan.

Cette question de la centralité du langage constitue pour Joseph un des aspects paradoxaux du structuralisme dans ses rapports au marxisme. Le remplacement d'un marxisme militant par un marxisme conceptuel s'est en effet trouvé cautionné par Staline lui-même qui déclara en 1950 contre Marr, que le langage [les langues] n'était pas une superstructure et donc, était idéologiquement neutre.

5.4. *Le Structuralisme généralisé comme refondation des sciences sociales*

Le structuralisme, dans l'optique de Lévi-Strauss, est une recomposition des savoirs au-delà des divisions culture scientifique / culture lettrée et dans une certaine mesure sciences de la nature / sciences de la culture. Les disciplines des sciences sociales sont amenées à redéfinir leurs relations avec les disciplines voisines.

Pour certains auteurs, cette position n'est pas complètement neuve. Descombes rappelle que la phénoménologie encore vivace dans les années 1960, avait déjà engagé le dialogue avec certaines sciences humaines, comme la psychologie, la psychanalyse et l'ethnologie afin de leur donner une expression rigoureuse et philosophiquement

acceptable - on retrouve ici le rôle de Merleau-Ponty signalé par Chiss et Puech (1987). L'importation du modèle de la linguistique structurale apparut comme répondant à ces exigences.

Certains, comme Parodi et Clark, dénie l'importance épistémologique de l'emprunt à la linguistique structurale en situant Lévi-Strauss dans une continuité. Pour Clark, le structuralisme n'est pas aussi original qu'il prétend l'être mais a ses sources dans la tradition positiviste, notamment Durkheim. Parodi partage cette position : lorsqu'il revient des Etats-Unis, Lévi-Strauss est moins celui qui rapporte le structuralisme linguistique de Jakobson que l'homme de la continuité du durkheimisme, réfugié pour un temps à l'étranger.

Selon Parodi, l'ambition scientifique de Lévi-Strauss de renouveler l'anthropologie physique dominante au XIXe siècle par une anthropologie structurale reste ancrée dans le modèle des sciences de la nature. Saint-Sernin rappelle que Lévi-Strauss, très impressionné par la découverte en biologie moléculaire de la structure à double hélice de la molécule d'ADN par Cric et Watson en 1953, a postulé une apparente similitude avec la linguistique structurale, prétendant ainsi que l'univers de la physique et celui de l'ethnologie relevaient de la même approche théorique. La conception de Lévi-Strauss passe par la mise à l'écart du sujet transcendantal. Ce n'est qu'à ce prix que l'anthropologie structurale peut prétendre au statut de science de la nature, et plusieurs auteurs citent *La Pensée sauvage* dans laquelle Lévi-Strauss explique qu'il s'agit de refonder les sciences sociales à partir d'un processus sans sujet. Pavel rappelle ce qu'il considère comme une conviction métaphysique de Lévi-Strauss à savoir que « l'univers des hommes est fait de signaux et de messages comme l'univers physique, plutôt que de projets et d'actions ».

6. Le structuralisme généralisé est-il une singularité française ?

Le structuralisme généralisé en tant que singularité française est une des questions récurrentes dans l'historiographie. Elle se décline selon les points suivants : le contexte historique d'apparition, général et intellectuel, la place de mai 68 et le statut de l'intellectuel ; en quoi le structuralisme en tant que français ne peut être américain ; l'importance relative du structuralisme français dans l'histoire du structuralisme. Cette question s'articulera aussi avec la question du post-structuralisme et de son émergence/ diffusion aux Etats-Unis (cf. § 9 et 10).

6.1. Contexte historique d'apparition, général et intellectuel

Le contexte historique d'apparition du structuralisme généralisé comme phénomène français, et plus particulièrement parisien est évoqué par la plupart des auteurs. Tous s'accordent sur le fait que l'histoire intellectuelle française d'après 1945, en particulier le déclin de l'existentialisme et de la figure dominante de Sartre, a favorisé l'apparition du structuralisme. L'essor de l'existentialisme, ayant bénéficié de la désillusion face au communisme et à l'URSS de l'après guerre, a été freiné par la position ambiguë de Sartre soutenant l'URSS en 1956 lors de l'invasion de la Hongrie, tout en continuant à professer une forme d'humanisme. Les intellectuels, rendus méfiants, se seraient éloignés de l'existentialisme pour rejoindre le structuralisme. Kurzweil, quant à elle, souligne que le lien essentiel unissant les existentialistes était leur anti-nazisme, et qu'une fois cette cause disparue, le mouvement perdit de son impact et de sa cohérence.

Cet argument se trouve radicalisé chez Joseph qui déclare que Vichy était au centre de la vie intellectuelle française de l'après-guerre, et que le structuralisme s'est révélé pour les intellectuels une voie médiane et neutre pour dépasser la division entre résistants et collaborateurs. Il évoque en particulier la stratégie adoptée par Lévi-Strauss, rappelant dans *Tristes tropiques* qu'il est un juif émigré ayant fui le régime de Vichy, pour s'opposer aux existentialistes tout en échappant à leur stigmatisation, qui consistait à accuser tous leurs contradicteurs de collaborateurs.

Dosse élabore des arguments visant à situer l'émergence du structuralisme dans le contexte des universités des années 1950-60 et du statut de l'intellectuel en France. Cette situation est souvent comparée, pour l'opposer, à celle qui prévaut aux Etats-Unis. Le poids en France des humanités, soutenues par la toute puissance toutefois sclérosée de la Sorbonne a freiné l'implantation des sciences sociales, alors florissantes dans les universités américaines ; celles-ci ont émergé en marge des universités françaises, à partir de la linguistique structurale. Les instances de consécration seront parallèles à cette université française incapable d'organiser la recherche, où au retard accumulé dans le domaine des sciences sociales s'ajoute un cloisonnement disciplinaire stérilisant. Ce sont donc dans les milieux littéraires, journalistiques et politiques ainsi que dans les instances universitaires hors Sorbonne, comme l'Ecole des Hautes Etudes et le Collège de France, que les structuralistes français ont réussi peu à peu à s'imposer.

6.2. Le rôle de mai 1968

Le rôle de mai 68 dans le développement du structuralisme est examiné de manières diverses par les auteurs qui admettent que le rapport de causalité n'est pas simple et peut jouer dans les deux sens.

Selon Dosse, le structuralisme est le grand bénéficiaire de Mai 68. Sur le plan institutionnel, un certain nombre d'universités pluridisciplinaires sont créées dont Vincennes en 1968-69.

En revanche le structuralisme n'est pas la cause de mai 68. Dosse avance plusieurs arguments. Le fait qu'à Nanterre, où a débuté le mouvement, il n'y a quasiment pas de structuralistes à l'exception des linguistes Jean Dubois et Bernard Pottier. Touraine, en sociologie, Lefebvre en histoire, Ricoeur et Lévinas en philosophie, Anzieu et Maisonneuve en psychologie clinique sont en fait des adversaires du structuralisme.

Par ailleurs, les structuralistes des années 50-60 sont tenus comme faisant partie des mandarins (qu'ils sont effectivement devenus) et donc objets de la contestation. Même la pensée 68 est du côté des adversaires du structuralisme. Par ailleurs Mai 68 a permis d'exhumer ce qui était réputé avoir été refoulé par le structuralisme, à savoir l'histoire et le sujet.

Pavel relève aussi la difficulté d'établir des liens de causalité entre Mai 68 et le succès du structuralisme spéculatif. Lui aussi relève une causalité dans les deux sens. Les anti-structuralistes de l'époque, comme Raymond Aron, considéraient que les structuralistes avaient conduit directement ou indirectement au mouvement étudiant. Au même moment, l'idée circulait que Mai 68 aurait sonné le glas du structuralisme.

Pour Joseph, Mai 68 signe la fin du structuralisme. Arrive une génération pour laquelle Vichy n'est plus le point de référence, et qui ne voit plus dans le structuralisme une issue honorable à la dualité collaborationnisme-chrétien conservateur, versus résistance marxiste sartrienne de l'après-guerre. Au contraire, le structuralisme apparaît comme faisant partie du mode de pensée officiel, de l'« establishment », au même titre que le gaullisme et l'existentialisme. Les grandes figures, Jakobson et Lévi-Strauss, seraient du jour au lendemain passées de l'avant-garde à l'arrière garde de la scène intellectuelle parisienne.

6.3. Le statut de l'intellectuel

Les structuralistes ont pris le relais de la figure d'intellectuel engagé, selon une tradition remontant au XVIII^e siècle, amplifiée avec l'affaire Dreyfus, et incarnée par Jean-Paul Sartre après 1945, où l'intellectuel s'adresse directement au public, court-circuitant ses pairs et les instances universitaires. Dans les années 1960, la figure et l'engagement de l'intellectuel change. Pour Chiss et Puech, l'intellectuel, conscience ou témoin universel, voire compagnon de route, devient un 'spécialiste engagé' confronté à des questions inédites telles que le relativisme culturel et le statut de la science versus l'idéologie.

Cette particularité française a pris des formes extrêmes dans les années 1960 favorisant l'apparition de « gourous » souvent très médiatisés. Le succès public est spectaculaire, amplifié par l'augmentation du nombre des étudiants en facultés de lettres et sciences humaines.

Pour expliquer cette particularité, Pavel, et à sa suite Parodi, reprend le modèle des trois marchés intellectuels proposé par Boudon. Le marché de type 1 est celui où l'intellectuel est évalué par ses pairs universitaires. Le marché intellectuel de type 2 correspond à un public plus large. La production de l'intellectuel relève alors de deux évaluations : celle de ses pairs et celle du public. Le marché de type 3 concerne toutes les productions qui ne prétendent pas se soumettre à une évaluation des pairs. Avec les années 1960, on assiste à l'émergence d'un second marché où la diffusion de la production intellectuelle court-circuite les filières traditionnelles pour connaître un succès public spectaculaire. Celui de *Tristes tropiques* publié en 1955 en est une des premières manifestations. Dosse rappelle que l'ouvrage résulte d'un double ratage : un projet de roman vite abandonné et les échecs de Lévi-Strauss aux deux premières candidatures au Collège de France, en 1949 et en 1950. En est issu un essai de facture ni universitaire ni fictionnelle qui connut un succès public retentissant et inédit. Le second marché a permis l'apparition de programmes interdisciplinaires, où chaque acteur se retrouve à la fois producteur et consommateur dans des lieux de légitimation non universitaires.

En évoquant ce phénomène, Kurzweil en indique les effets pervers : les théoriciens, en s'adressant aux micros et aux caméras étaient obligés de reformuler des idées complexes en mêlant des réflexions académiques visant à soutenir une position théorique et des réparties rapides pour faire face à l'urgence.

La situation de la philosophie et de la réflexion sur le langage, les impasses et les défaillances de l'existentialisme, le retard des sciences sociales, la figure de l'intellectuel, l'apparition du second marché et le rôle culturel des élites parisiennes sont les principaux facteurs qui font du structuralisme un phénomène spécifiquement français. Beaucoup insistent sur le fait que l'ampleur de la diffusion du mouvement est liée au caractère parisien du phénomène (selon la formulation de Merquior « the real location of the story is the *haute culture milieu* of modern Paris ») et à une certaine sensibilité du marché culturel aux élites parisiennes.

6.4. Une question de style

Une des caractéristiques souvent mise en avant par les auteurs est le style des structuralistes à orientation spéculative. Pavel parle de « rhétorique baroque » enchâssant des « effets narratifs ». Est développée une rhétorique de la fin auquel répond un schéma du retour, à la fois renaissance du sujet, du sens, du référent ; retour également sur le structuralisme des années 1960 dont le structuralisme spéculatif et réflexif devient le narrateur et l'évaluateur. Saussure, en particulier, est érigé en pionnier de la linguistique. La linguistique structurale de l'après Saussure est instaurée, par coupure épistémologique, comme seule « vraie » linguistique. C'est sous le terme de « secondarité » que Chiss et Puech reprennent la thématique du « retour à » et de la « re-lecture » comme caractéristique majeure de l'orientation structuraliste en philosophie.

Kurzweil souligne la singularité langagière du structuralisme : les Français sont des « rhetorical magicians » faisant un usage de la métaphore lors de l'application de la linguistique aux sciences sociales, qui s'avère intraduisible dans d'autres cultures. Usage qui sera parfois évalué très négativement, comme étant au service d'une pseudo-scientificité frisant l'escroquerie.

6.5. Le structuralisme généralisé aurait-il pu être américain ?

Plusieurs auteurs ont comparé la situation française à la situation américaine, voire européenne pour rendre compte de cette singularité.

Pavel (1990), repris par Parodi, oppose la centralisation française et l'effervescence parisienne favorisant l'interdisciplinarité et la diffusion spectaculaire des travaux structuralistes auprès du public, à la décentralisation américaine, où le milieu universitaire composé de réseaux indépendants ne permet que difficilement les innovations intellectuelles et les phénomènes de mode. Inversement les idées nouvelles une fois implantées y survivent plus longtemps. De plus aux Etats-Unis, comme dans la plupart des pays d'Europe à commencer par l'Allemagne, une évaluation en dehors des pairs et de l'université est jugée inconcevable.

Kurzweil insiste sur les différences de traditions philosophiques. Les Américains construisent des systèmes théoriques alors que les Français construisent des systèmes de pensée. Les Américains ont tendance à diminuer l'importance de l'histoire et à regarder vers le futur, les Français s'en glorifient et sacralisent le passé. Autant de caractéristiques, relayées par le système scolaire et dans le public qui expliquent que le phénomène structuraliste soit resté cantonné au strict milieu universitaire américain, sans le succès public qu'il a connu en France.

En revanche, selon Cusset, les campus américains, notamment à cause de leur isolement géographique à l'écart du grand marché culturel américain, on 'inventé' la *French Theory* (cf.§10).

Joseph relativise la singularité française. Dans son texte intitulé « The exportation of structuralist ideas from linguistics to other fields: An overview », il n'accorde qu'un paragraphe au structuralisme généralisé parisien, c'est-à-dire seulement un peu plus du quart de l'ensemble de son texte. En contrepartie, une large place est faite aux origines du structuralisme de Saussure jusqu'à Lévi-Strauss, au structuralisme linguistique américain et aux divers post-structuralismes, américain et européens. Un tel recentrage a pour effet non seulement de diminuer le caractère singulier de la situation française, mais aussi l'impact du structuralisme français dans l'histoire générale des idées. Cette position est assez unique si l'on considère notre corpus sur l'historiographie du structuralisme. Ce n'est pas l'opinion de Dosse qui en fait un phénomène exclusivement français, ni celle d'historiens anglophones comme Kurzweil qui souligne l'importance du structuralisme en le qualifiant de courant le plus important de la théorie sociale française (*French social theory*) depuis l'existentialisme.

7. La linguistique structurale est-elle structuraliste ?

Il y a une grande absence du débat historiographique, c'est la linguistique structurale post-saussurienne en France au sein du structuralisme généralisé. Seuls quelques historiens de la linguistique abordent la question, tels Chiss et

Puech (1987, 1999, 2001) et Milner (2002). La discussion porte sur la stabilité de la notion de structure, l'existence ou non d'écoles ou d'une communauté de doctrine. Le statut d'un certain nombre de linguistes éminents, comme Dumézil, Benveniste et Chomsky dont l'appartenance au structuralisme fait question, est aussi une occasion pour les auteurs de débattre des enjeux épistémologiques du structuralisme dans la linguistique post-saussurienne. On observera en revanche un décalage avec la façon dont est traitée la linguistique structurale américaine.

7.1. Peut-on parler d'une école française de linguistique structurale ?

Le structuralisme linguistique, comme le structuralisme généralisé, se caractérisent par leur caractère composite et leur chronologie complexe, d'où probablement la difficulté à le traiter comme un domaine autonome sous l'appellation disciplinaire de « linguistique structurale ».

Chiss et Puech (2001) font état de la chronologie complexe qui caractérise la linguistique structurale, attestée dès les années 1920, mais épistémologiquement plurielle et donnant lieu à diverses interprétations rétrospectives dès lors qu'elle sera investie comme modèle par d'autres disciplines au sein du mouvement structuraliste. Chiss et Puech (1999) avancent que, dans les années 1950-60, la linguistique structurale fera les frais du structuralisme généralisé qui fige le saussurisme en un corps doctrinal et ne retiendra de la dichotomie synchronie/diachronie que la « condamnation » de l'histoire. Il est vraisemblable que sa posture de modèle pour les sciences sociales ait été un frein aux développements internes de la discipline.

Un autre élément contribue à cette hétérogénéité, c'est la diversité des acceptions de la notion de structure dans la linguistique même se réclamant de Saussure. Selon les auteurs, s'il n'y a pas accord sur cette notion, c'est que sa dérivation de la notion saussurienne de *système* n'a pas été directe et reste épistémologiquement discutable. Il n'y a pas de communauté de doctrine, tout au plus un ensemble de principes généraux. Enfin il n'y a pas d'école linguistique structuraliste unique, mais plusieurs : Prague, Copenhague, Etats-Unis, Genève et Paris. Le fait même qu'on puisse parler d'écoles pour les descendants de Saussure dans les pays francophones est contestable. Parler d'Ecole de Genève alors que les disciples de Saussure, Bally, Sechehaye, et plus tard Prieto ou Frei, ont poursuivi leurs orientations propres, reste tout à fait discutable. L'existence d'une Ecole française est encore moins assurée si l'on considère la diversité des travaux de Meillet, Gougenheim, Tesnière, Guillaume ou Martinet. Nulle part ailleurs qu'en France, on assiste à une telle somme de malentendus entre enseignement saussurien et constitution du structuralisme, à tel point que Chiss et Puech intitulent la troisième partie de leur ouvrage de 1987 consacré aux fondations de la linguistique : « La linguistique française : le structuralisme introuvable ».

De fait, la plupart des auteurs omettent de mentionner la linguistique structurale des années 1960, à l'exception de Pavel et Dosse qui citent, outre les travaux de Benveniste (cf. §7.3.), ceux de Greimas, Pottier, Dubois ou Chevalier.

7.2. Le structuralisme américain est-il américain ?

Certains glissements terminologiques sont intéressants à observer. John Joseph (2002) dans son ouvrage sur l'histoire de la linguistique américaine utilise le terme « structuralisme américain » pour désigner le « structuralisme linguistique américain ». Dans son texte de 2001 consacré à l'exportation des idées structuralistes de la linguistique aux autres domaines, le terme « structuralisme » renvoie nécessairement au « structuralisme généralisé ». La linguistique structurale post-saussurienne en France n'est pas mentionnée ; Greimas est considéré comme sémioticien.

Dans leur ouvrage intitulé « American Structuralism » publié en 1975 puis en 1981, Hymes et Fought proposent de parler de 'structuralism in the United States' afin d'en souligner la complexité, la diversité, voire l'hétérogénéité que le terme d'« American structuralism » en général occulte. Sans véritablement dater l'apparition du terme, ils signalent que le terme 'linguistique structurale', désignant les travaux de Bloomfield et de ses disciples, s'est imposé peu à peu sous l'influence croissante du structuralisme européen dans les années 1950, au détriment de 'linguistique descriptive', à connotation plus américaine et réservée aux travaux de Boas et Sapir. Cependant ils tiennent l'analyse structurale pour une caractéristique essentielle de la linguistique aux Etats-Unis dès le début du 20^e siècle jusqu'aux travaux de Chomsky inclus, en rupture avec la linguistique historique et qui ne doit pas être limitée aux travaux des néo-bloomfieldiens. Ils développent l'idée que le structuralisme américain a émergé peu à peu du socle saussurien commun et des nombreux contacts avec les Européens, notamment les cours donnés par Hjelmslev et Firth, et a eu conscience de son autonomisation et de ses différences dans les années 1950 au moment de l'institutionnalisation de la linguistique comme discipline.

Dans son ouvrage de 2002, Joseph pose également la question de la spécificité de la linguistique américaine : en quoi la linguistique américaine est-elle américaine, puisque profondément ancrée dans la linguistique structurale européenne et de diverses façons (cf. le compte-rendu de Léon, 2004). L'une des thèses de l'auteur est l'idée d'une identité propre de la linguistique américaine reposant sur deux éléments principaux : (1) l'émergence d'une identité linguistique, à savoir la reconnaissance des langues amérindiennes et de la spécificité de l'anglais américain ; (2) le développement de la linguistique comme science. L'auteur, argumentant en faveur d'une autonomisation de la linguistique américaine qui ne renie pas ses origines européennes, est amené à ranger parmi les travaux de linguistique américaine certains travaux menés par des Européens : ceux de Jakobson réalisés pendant les quarante années qu'il a passées aux Etats-Unis ; ceux d'André Martinet pour les travaux qu'il a effectués aux Etats-Unis de 1946 à 1955, que ce soit la co-fondation avec Jakobson du *Linguistic Circle of New York* et de la revue *Word*, ou bien sa contribution active aux débuts de la sociolinguistique américaine ; en revanche Lévi-Strauss, qui n'a passé que quelques années aux Etats-Unis et dont le structuralisme reste centré sur l'idée d'universalité, est considéré comme éminemment européen. Contrairement aux historiens français, Joseph classe Chomsky parmi les structuralistes.

7.3. Dumézil, Benveniste, Chomsky sont-ils des linguistes structuralistes ?

Le débat sur le rapport entre linguistique structurale et structuralisme passe par l'examen de travaux d'un certain nombre de personnalités comme Dumézil, Benveniste et Chomsky.

Dumézil n'est pas très souvent cité par les historiens du structuralisme, alors que, pour Milner, il a une position centrale bien que paradoxale puisqu'il se réfère à la grammaire comparée et non à la phonologie. Milner consacre la position de Dumézil comme structuraliste en évoquant une alliance entre ce qu'il nomme l'Ecole linguistique de Paris, en fait la *Société Linguistique de Paris*, et le structuralisme naissant des années 1950-60. Il propose ainsi une version personnelle de l'histoire de la linguistique, en érigeant cette Ecole en mouvement intellectuel à part entière allant de Bréal à Benveniste en passant par le Saussure d'avant le Cours et Meillet. Benveniste en devint un acteur important mais ni Martinet ni Haudricourt n'en faisait partie. Selon Milner, la grammaire comparée et le structuralisme linguistique touchaient au même paradoxe et le résolvaient de la même façon. En linguistique, une scientificité digne des sciences de la nature n'est atteinte qu'au prix de ne pas traiter les langues en objets de la nature. A cette contradiction, le programme structuraliste répondrait par la structure : c'est la structure qui permet de comprendre le nouage du contingent au nécessaire et pourquoi les règles humaines, muettes donc ignorées par les sujets qu'elles contraignent, peuvent ressembler à des règles de la nature. Au même problème, l'Ecole de Paris répondait par la société.

Parallèlement à la critique de Benveniste par Descombes (1983) qui est en fait une critique de la conception saussurienne de la langue, on trouve des positions contradictoires sur le caractère structuraliste ou anti-structuraliste de sa linguistique de l'énonciation. Descombes reproche à Benveniste sa réduction du langage à la langue, c'est-à-dire à un système de signes. Cette réduction, dit-il, est sans doute bénéfique pour les linguistes, mais malheureuse pour les philosophes qui, en se retrouvant avec la seule langue, seraient dépossédés de ce qui leur importe, à savoir l'ensemble des propositions.

Selon Dosse, Benveniste est marginal par rapport à la linguistique structurale. Ce n'est que tardivement que Benveniste voit ses positions, notamment sur l'énonciation, reconnues par les linguistes. Il est d'abord intervenu dans les milieux psychanalytiques, en publiant dans le premier numéro de la revue *La Psychanalyse* créée par Lacan, et philosophiques en entamant un dialogue avec le logicisme et la philosophie analytique ignorés des structuralistes. Au contraire, Chiss et Puech (2001) défendent l'idée que Benveniste appartient bien au structuralisme linguistique. D'une part, il a développé la réflexion saussurienne sur l'arbitraire du signe. De plus, en étudiant l'énonciation, qui certes annonce le dépassement du structuralisme dans les théories de l'énonciation et la pragmatique, il s'intéresse non aux intentions des locuteurs ou aux conditions concrètes d'énonciation, mais, comme d'ailleurs Jakobson et Bally avant lui, à la forme linguistique (système des pronoms, embrayeurs, système verbal, modalisateurs ...), c'est-à-dire à la forme objectivée de la subjectivité des locuteurs. Enfin, Benveniste, comme Jakobson, a contribué aux extrapolations extra-linguistiques du structuralisme généralisé en insistant sur le statut de la langue, en tant que *fait social* et *infrastructure de la culture*.

La plupart des auteurs (Dosse, Milner, Chiss et Puech 2001) situent la fin de la linguistique structurale au moment de l'apparition de la théorie chomskyenne. Cette position avait été initiée par Sperber dès sa contribution à l'ouvrage collectif « qu'est-ce que le structuralisme ? » paru en 1968, pour qui la grammaire générative constituait une rupture avec la linguistique structurale, voire constituait un des symptômes qui signaient la fin du structuralisme. Pour

Dosse, la grammaire générative est une des causes de la mise en crise progressive du paradigme structuraliste dans son entier après son point d'apogée en 1966.

Milner considère que c'est le programme structuraliste en tant que programme scientifique en linguistique qui se termine avec la publication de *Syntactic Structures* de Chomsky en 1957. Chomsky aurait résolu un certain nombre de points faibles du programme structural concernant la formalisation, la notion de structure et l'empirisme. La linguistique structurale n'avait pas réussi à formaliser les opérations telles que la distribution, la commutation, ou la distinctivité qui ne trouvaient pas de répondant dans la logique mathématique. Une réponse est apportée par Chomsky en 1957 par un nouveau modèle logico-mathématique génératif et notamment la notion de transformation. La phonologie structurale, se bornant à une taxinomie, ne méritait pas d'être tenue pour structurale, au sens fort du mot « structure » revendiqué par le programme structuraliste. Ce que la phonologie générative au contraire parvint à réaliser. Enfin, dans *Aspects*, Chomsky développe une épistémologie opposée aux conceptions empiristes de la linguistique structurale américaine, épistémologie dont la puissance a permis de critiquer aussi les linguistiques structurales européennes, qu'elles soient empiristes ou non empiristes.

Un certain nombre d'auteurs américains considèrent que les travaux de Chomsky doivent être comptés au sein du structuralisme. Adoptant une hypothèse continuiste, Hymes et Fought refusent de considérer le passage des approches néo-bloomfieldiennes à la théorie chomskienne comme un changement de paradigme, le remplacement d'un ensemble d'idées par un autre ensemble, mais comme une transition progressive, un processus historique, une série d'événements où interviennent des facteurs personnels, institutionnels ou culturels. Sur le plan des idées, ils considèrent que nombre de celles avancées par Chomsky étaient déjà présentes, voire même déjà centrales dans les travaux néo-bloomfieldiens.

Pour Joseph, également, la théorie chomskienne doit être comptée au sein du structuralisme, mais pas pour les mêmes raisons. Joseph hésite entre deux dates pour situer le début du structuralisme (linguistique) américain: 1942, avec l'enseignement de Jakobson à l'Ecole Libre des Hautes Etudes de New York, ou bien 1957, la publication de *Syntactic Structures* de Chomsky. En tous cas, dit-il, il serait faux d'identifier le structuralisme américain avec la linguistique de Bloomfield et des néo-Bloomfieldiens des années 1940-1950.

C'est en fait Chomsky qui a porté le structuralisme américain à maturité. Un des arguments avancés par Joseph est la notion de transformation, notion non seulement fondamentale dans la théorie chomskienne mais aussi la plus structuraliste; les règles transformationnelles, en permettant de passer de la structure profonde à la structure de surface, dynamisent la notion de structure quelque peu statique de Saussure. Thèse de Chomsky partagée par Piaget (1968) qui inclut les transformations parmi les trois caractéristiques du structuralisme, dont la totalité et l'auto-régulation.

Joseph avance d'autres arguments en faveur d'un Chomsky structuraliste. Il a lu le *Cours de Linguistique Générale*, et s'en sert de façon opportuniste. Joseph montre l'évolution des idées de Chomsky sur le CLG entre les textes des années 1960 (1963, 1964, 1965) et *Knowledge of Language* (1986). En 1963, dans son article "Formal Properties of Grammars", qui se réclame très fortement de la théorie saussurienne, Chomsky établit une relation croisée entre l'opposition langue /parole et l'opposition compétence /performance: la langue et la performance sont concernées par les aspects sociaux du langage, la parole et la compétence par ses aspects individuels. En 1986, les notions de compétence et performance ayant disparu de la théorie, Chomsky reconnaît Saussure comme un des précurseurs du I-Language et accepte sa caractérisation de la langue comme système sous-jacent. Mais il rejette sa conception de la langue comme produit social, et critique la non prise en compte de la phrase comme unité de langue. Joseph souligne le caractère éminemment politique du choix de ses précurseurs par Chomsky au cours des années 1960. Se référant d'abord à Saussure pour se démarquer des structuralistes américains, il en minimisera ensuite l'influence au profit d'auteurs du 19^e siècle, comme Humboldt, ou du 17^e s. comme Descartes et Port-Royal, lorsqu'il s'agira de se démarquer de ses propres troupes, et en particulier des sémanticiens générativistes.

8. Linguistique structurale et/ou sémiotique

Souvent le statut de la linguistique structurale en France dans les années 1960 a été confondu avec celui de la sémiotique. De plus, avec la sémiotique, se pose la question d'une spécificité américaine du structuralisme.

8.1. De la linguistique à la sémiotique dans le structuralisme français

Pavel note un déplacement de la méthodologie structurale linguistique, de l'anthropologie vers la psychanalyse dans les années 1950, et vers la critique littéraire à la fin des années 1960, au moment où la linguistique traversait elle-même une crise. Dans les études littéraires, Todorov et Kristeva découvraient les travaux de Vladimir Propp, des formalistes russes et de l'école de Prague, en particulier Bakhtin, qui partageaient avec la linguistique un même souci de rigueur formelle. C'est pourquoi, à la fin des années soixante, il parut nécessaire d'unifier les diverses tentatives de renouveau des sciences humaines en une seule discipline, plus générale que la linguistique. De même que Saussure avait évoqué une *sémiologie générale* dont la linguistique ne serait qu'une branche, le terme sémiotique, déjà apparu aux USA, s'imposait.

Threadgold est le seul à établir une filiation entre la sémiotique de l'École de Tartu dirigée par Yuri Lotman et celle de l'École de Prague dont il considère que les travaux en stylistique dans les années 1920-30 peuvent être caractérisés à la fois de structuralistes et de sémiotiques.

Par ailleurs, il distingue au sein de la sémiotique française, le courant post-structuraliste de Barthes et Kristeva, réintroduisant la subjectivité, qu'il oppose à celui de Greimas, dont le carré sémiotique, issu des travaux à la fois de Hjelmslev, de Propp, et de Lévi-Strauss sur le mythe, a été conçu en dehors de tout contexte post-structuraliste.

8.2. Au fondement de la sémiotique américaine

Caws rejoint Joseph sur la difficulté à établir des sources proprement américaines. En sémiotique, comme en linguistique et pour tout mouvement complexe d'idées, le fort ancrage européen rend impossible une filiation autonome.

Selon Caws, le structuralisme américain désigne des choses diverses. Il déplore que seule la linguistique structurale, de Harris à Chomsky, soit désignée sous le nom de structuralisme américain, alors que la méthode suivie par les précurseurs de la sémiotique, tels Lewis H. Morgan, qui a étudié les relations de parenté en iroquois, et Charles Sanders Peirce, soit identifiable comme parfaitement structurale.

Caws compte Peirce parmi les structuralistes non à cause de sa théorie des signes, mais pour sa conception sophistiquée et originale de la notion de structure selon laquelle la structure des éléments d'un système doit être considérée comme une fonction des relations qui relient ces éléments entre eux plutôt que comme une propriété indépendante de chaque élément pris isolément. Selon Caws, le terme 'structuralisme' désigne, en plus de la linguistique structurale américaine, plusieurs mouvements : le structuralisme français et sa gestation new-yorkaise des années 1940 ; les travaux américains influencés par les théories françaises dans diverses disciplines utilisant les méthodes structuralistes ; la fusion entre le structuralisme français et la vie intellectuelle américaine à l'issue des échanges entre la France et les États-Unis.

Threadgold distingue deux traditions de sémiotique bien qu'il reconnaisse qu'elles partagent un héritage commun allant des formalistes russes au structuralisme français. Les différences tiennent aux influences respectives de Peirce et de Greimas. En effet, la tradition américaine de Thomas Sebeok fortement influencée par le pragmatisme de Peirce est difficilement assimilable à la tradition française de Greimas.

Le courant sémiotique américain a émergé lors du colloque *Style in Language* qui s'est tenu à Bloomington, Indiana en avril 1958 sous la direction de Thomas Sebeok. Il a rassemblé des littéraires et des scientifiques sur la question du style et des genres poétiques : des philosophes, littéraires, folkloristes, anthropologistes, linguistes et psychologues. Parmi les vingt-six participants, six sont originaires d'Europe de l'Est, donc familiers avec les études stylistiques de l'École de Prague, dont bien sûr Jakobson. À noter que l'influence de Lévi-Strauss et de son étude structurale des mythes est déjà importante. Sebeok le cite deux fois dans sa propre étude des *Cheremis song texts*. Jakobson cite aussi Lévi-Strauss et son analyse des contes russes. Est abordée la question de la sémiotique incluant à la fois signes linguistiques et non linguistiques, en particulier le fait que beaucoup de traits poétiques ne relèvent pas de la science du langage mais de la théorie générale des signes, à savoir la sémiotique.

Threadgold note que, lors de ce colloque, Jakobson a donné un nouvel élan à la stylistique et une nouvelle vitalité à ses travaux des années 1920-30 en présentant des arguments sur la fonction poétique du langage. On voit que dès ses débuts institutionnels, la sémiotique américaine unit des éléments de la tradition saussurienne, via l'École de Prague et Lévi-Strauss, et de la tradition anglo-américaine de Peirce, Pike et Morris.

En 1966, lors du premier colloque international de sémiotique en Pologne, se rencontrent la branche européenne de sémiotique conduite par Greimas et la branche américaine conduite par Sebeok incluant Jakobson. Cette rencontre aboutira à la création de la revue internationale *Semiotica* en 1969 sous la direction Thomas Sebeok à l'université de Bloomington. Est d'emblée créé un secrétariat à Paris sous la responsabilité de Josette Rey-Debove et Julia Kristeva. Joseph note que c'est à la suite de la publication des *Éléments de sémiologie* (1964) de Barthes et de la *Sémantique structurale* (1966) de Greimas que la sémiotique se répandit ailleurs en Europe : en Allemagne (Bense), Italie (Umberto Eco). Selon Dosse, c'est en 1970 que le terme de sémiotique supplante celui de sémiologie ou de structuralisme. Dans les années 1980, les différentes traditions ont fusionné de telle sorte que, comme le décrit Angenot (1985), il n'est plus possible d'identifier la sémiologie française et italienne à une filiation « purement » saussurienne. Elle est mélangée à d'autres traditions plus tardives issues des travaux de Morris et Peirce.

Chiss et Puech (1999) refusent de distinguer sémiologie et sémiotique, qu'ils nomment sémiologie-sémiotique, identifiée avec l'émergence d'une linguistique du signe au 19^{ème} siècle. Ce faisant, ils soulignent la difficulté de faire l'histoire d'une entreprise totalisatrice dont il est difficile de fixer les limites, science générale de la culture et du sens où la sémantique occupe une place privilégiée.

9. Post-structuralisme et/ ou déconstruction

9.1. Recouvrement, continuité, rupture

Tous les auteurs s'accordent pour reconnaître l'existence de plusieurs structuralismes, avec au moins deux mouvements temporellement situés. La crise théorique de la fin des années 1960, en particulier la mise en question de la linguistique structurale comme modèle méthodologique a entraîné l'émergence d'un structuralisme moins scientifique que celui impulsé par les ambitions épistémologiques de Lévi-Strauss et plus idéologique, spéculatif ou philosophique.

Dans la tradition historiographique française, des termes comme 'structuralisme scientifique', 'structuralisme modéré', 'structuralisme spéculatif' ou 'philosophique' viennent qualifier ces différentes facettes et/ou phases du mouvement (cf. §1), le terme 'déconstruction' restant associé au nom de Derrida qui le proposa pour traduire « Destruktion » de Heidegger, et à son entreprise particulière de lecture. Le terme 'post-structuralisme' est essentiellement utilisé par les Anglo-américains et presque jamais par les critiques français, sauf à se référer à la terminologie américaine précisément. L'examen de quelques ouvrages encyclopédiques ou de synthèse est éclairant sur ce point. L'*Encyclopédie philosophique universelle. Les Notions* (1992) publiée aux PUF, propose deux entrées *structuralisme*, avec les marques 'philosophie générale' et 'linguistique', une entrée *déconstruction*, en plus d'une entrée *structural* et d'une entrée *structure*.

Dans *The Encyclopedia of Language and Linguistics* (1994) publiée par Pergamon à Oxford, on trouve quatre entrées. L'entrée la plus développée met en avant les rapports entre structuralisme, sémiotique et littérature (*Structuralism and Semiotics, Literary*). On trouve également, outre les entrées linguistiques *Structural Semantics* et *Structure, Deep and Surface*, une entrée *Deconstruction* centrée sur l'œuvre de Derrida.

The Oxford Companion to the English Language (1992) distingue deux sous-entrées dans l'entrée principale *Literary Criticism*. La sous-entrée *Structuralism* traite de la sémiotique littéraire et des travaux de Jakobson, Barthes, Todorov et Genette, et la sous-entrée *Deconstructionism of post-structuralism* est associée à Derrida et à ses disciples américains, J.Hillis Miller et Paul de Man.

The Cambridge Guide to Literature in English (1993) ne comporte qu'une seule entrée *post-structuralism*.

Un des principaux problèmes que pose la notion de post-structuralisme est l'idée qu'il y aurait deux périodes distinctes, bien délimitées entre structuralisme et post-structuralisme, un avant et un après. On notera que même dans cette perspective, l'adéquation du terme 'post-structuralisme' a été critiquée par certains auteurs comme Merquior. Si l'existence d'un après du structuralisme implique une continuité sinon d'acteurs du moins de paradigme, il faudrait parler de néo-structuralisme. En revanche lorsqu'on a affaire à une déconstruction totale il faudrait parler d'anti-structuralisme.

En réalité, la plupart des auteurs, y compris les auteurs anglo-américains, conviennent que le structuralisme a été très tôt doublé de travaux critiques et que la tâche de définir des limites chronologiques claires ne s'avère pas aisée. On peut d'ailleurs se demander si l'hypothèse d'un post-structuralisme autonome n'aura pas servi à d'autres fins. Ce

point sera considéré dans le §10. On s'accorde en effet pour dire que la déconstruction de la linguistique saussurienne, sous forme d'un décentrement progressif, était présente dès la fin des années 1960 dans les travaux de ceux même qui étaient considérés comme d'authentiques structuralistes. Barthes prit ses distances avec la sémiologie greimassienne. Les écrits de Lacan, Foucault et Derrida, considérés comme structuralistes, en étaient en réalité déjà des critiques virulentes.

Pour Culler, repris par Pavel, le structuralisme est très tôt doublé d'un post-structuralisme. Toutefois le défi linguistique de Lévi-Strauss des années cinquante ne sera relevé par les philosophes, encore imprégnés de phénoménologie et coupés de la philosophie analytique que plus tard. Comme le rappelle Dosse, les deux ouvrages de Derrida parus en 1967, *De la grammatologie* et *L'Écriture et la Différence*, mettent en cause la notion de structure telle que conçue dans les œuvres fondatrices de Saussure et de Lévi-Strauss bien avant le reflux du paradigme structural. C'est aussi la position de Pavel et de Culler.

L'entreprise de déconstruction de la linguistique saussurienne, en particulier la critique de son phonocentrisme et son logocentrisme, est parfois considérée comme bien antérieure à l'entreprise de Derrida. Selon Threadgold, elle est initiée par l'École de Moscou dès les années 1920.

Pour Kurzweil, la crise n'est pas seulement une mise en cause de la linguistique saussurienne. Le post-structuralisme a été préparé par Lévi-Strauss lui-même, lorsque, n'ayant pas réussi à trouver les structures mentales universelles, son programme scientifique a pris fin.

9.2. Le statut de Barthes et de Derrida

Alors que certains auteurs, comme Deleuze et Foucault, sont assez clairement rangés dans la phase de déconstruction, y compris par les auteurs français, Derrida et Barthes font manifestement problème si l'on veut distinguer deux périodes distinctes.

Pour Descombes, les déconstructions ont pris la place des descriptions, comme c'est le cas de *L'Anti-Oedipe* (1972) qui va « faire figure de machine de guerre anti-structuraliste et contribuer à l'accélération de la déconstruction en cours du paradigme ». L'historicisation du structuralisme à l'œuvre dans *L'Archéologie du savoir* (1969), restituant aux althussériens la dimension d'une pratique militante qui avait été occultée, fait partie d'un second temps du structuralisme : « à la réflexion sur la structure et le signe, Foucault substitue l'étude de la série et de l'événement. »

Derrida est considéré comme occupant une position paradoxale, à la fois au-dedans et en dehors du structuralisme. S'attaquant aux œuvres fondatrices de Saussure et Lévi-Strauss pour les déconstruire, et à l'ordre des structures, pour les dynamiser et les historiciser, il est perçu comme post-structuraliste par les Américains.

Jackson pense que Derrida en développant une puissante méthode critique est davantage un post-phénoménologue, dans la tradition de Husserl et Heidegger, qu'un post-structuraliste.

Pour certains auteurs comme Threadgold, Derrida n'a jamais été un structuraliste, et sa relation avec le structuralisme a toujours été extérieure et critique. Par conséquent, le terme post-structuraliste est impropre le concernant.

En revanche, Barthes, qui a adopté la démarche structuraliste pour ensuite la critiquer, est considéré comme un vrai post-structuraliste. Ainsi pour plusieurs auteurs, dont Culler, *S/Z* (1970) est à la fois une œuvre structuraliste et post-structuraliste. *The Cambridge Guide to Literature in English* insiste sur la théorie du sens promue dans *S/Z* et qui comprend certains thèmes critiques par rapport au structuralisme: l'instabilité de la relation entre signifiant et signifié ; la destitution de l'auteur par rapport à son texte ; la non objectivité du discours scientifique ; la non autonomie du discours littéraire, toujours susceptible d'être contaminé par l'univers entier des discours.

Pavel insiste sur le renoncement de Barthes, dans les années 1970, à un idéal scientifique consistant à concevoir une syntaxe des récits fondée sur la linguistique de Hjelmslev. Cette position semble partagée par Joseph qui évoque les travaux de Sollers et de Barthes abandonnant un structuralisme qui viserait la recherche d'une 'compétence littéraire universelle', au profit d'une conception où l'écriture et la lecture de la littérature seraient spécifiques à une culture et soumises à l'idéologie.

Jonathan Culler nous livre sur ce point une des réflexions les plus approfondies et qui se démarque le plus de la critique qu'on peut trouver en France. Il propose de nommer le domaine 'Theory' qui désigne ce qu'il y a de plus original dans ce que les Français appellent les sciences humaines, après avoir écarté le terme 'textual theory' - où 'texte' se définit comme tout ce qui est articulé par le langage. La 'Theory' comprend non seulement le domaine littéraire - 'critical theory' ou 'literary theory' - en référence à l'extension du déconstructionnisme à la littérature en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, mais aussi d'autres domaines puisqu'il y inclut Saussure, Marx, Freud, Goffman, Lacan, Hegel, Nietzsche et Gadamer. Il discute la distinction structuralisme / post-structuralisme qui selon lui recouvre des réalités très distinctes pour opter pour le terme 'reading'. Celui-ci désigne la déconstruction, présentée comme une position philosophique, une stratégie politique et intellectuelle en même temps qu'un mode de lecture.

Pour Cusset, qui y consacre un essai, la *French Theory* se définit comme une invention, une création des campus universitaires américains qui se développe à partir des années 1970. Elle inclut le post-structuralisme sans toutefois y être assimilable, dans la mesure où elle concerne principalement les œuvres de sept auteurs français, Derrida, Deleuze, Guattari, Baudrillard, Foucault, Lyotard et Lacan dont les attaches au structuralisme sont parfois lâches voire inexistantes.

10. Pénétration du structuralisme généralisé français dans le monde anglo-américain

Cusset propose une histoire de l'influence culturelle française aux Etats-Unis en distinguant trois étapes. D'abord l'exil artistique et intellectuel français aux Etats-Unis entre 1940 et 1945 dont Cusset rappelle qu'il a concerné près de 130.000 Allemands et 20.000 Français et qu'outre les ministres du culte, les seuls réfugiés à être admis hors quotas par l'administration américaine étaient les professeurs d'université. La seconde période correspond à l'immédiat après-guerre et aux trois grands produits d'exportation intellectuels français : le surréalisme d'école, l'existentialisme sartrien et l'histoire des Annales. Enfin le colloque de l'université Johns Hopkins d'octobre 1966, devenu rétrospectivement l'événement fondateur du post-structuralisme, a regroupé la plupart des grands structuralistes français grâce notamment à l'intervention de René Girard, membre pendant plusieurs années de l'académie américaine. Il sera publié sous le titre « The Structuralist's Controversy. The Languages of Criticism and the Sciences of Man » (Macksey et Donato, 1970).

A partir de ce colloque, la *French Theory* va se diffuser aux Etats-Unis dans les départements de littérature. Au préalable, dès 1963, deux articles de Barthes sur la critique littéraire avaient été publiés en anglais: 'The Two Criticisms' pour la revue *Modern Language Notes* et 'What is Criticism ?' pour *The Times Literary Supplement*. Le rôle de Barthes est considéré comme central et mais n'explique que partiellement pourquoi le post-structuralisme s'est développé essentiellement dans les départements de littérature sous l'appellation de « literary criticism » et de « French Theory ».

En effet, il est tout à fait frappant que cette diffusion va surtout concerner les départements de littérature, alors que la *French Theory* comprend essentiellement des œuvres de philosophes de formation, mobilisés de surcroît en France dans la défense de la philosophie comme discipline. Même Lacan est qualifié de « French critic » par *l'Oxford Companion*, dans la sous-entrée *Deconstructionism of post-structuralism* de l'entrée *Literary Criticism*, qui l'associe à ceux qui tiennent l'analyse freudienne comme utile pour la critique littéraire.

La *French Theory* entre aux États-Unis par les départements de littérature, en commençant par les départements de français. Outre le cas de *Semiotext(e)* créée par le Français émigré aux USA Sylvère Lotringer, les deux revues pionnières pour l'introduction de la théorie française apparaissent dans un département de français – *Diacritics* à Cornell et *Substance* à l'université du Wisconsin. Un fois traduits, ces textes migrent vers les départements d'anglais. Enfin ils intègrent les tout nouveaux départements de littérature comparée, dont le premier ouvre à Yale en 1973 où vont se retrouver les spécialistes de la déconstruction derridienne, Paul de Man, Harold Bloom, Geoffrey Hartman et J. Hillis Miller. Un rôle institutionnel majeur va être joué par l'auguste Modern Language Association (MLA), qui va être le lieu des innovations littéraires.

La *French Theory* ne retiendra des œuvres théoriques françaises que ce qui peut s'appliquer à la littérature. Elles seront, pour reprendre l'expression de Cusset, « littérisés » avant d'être intégrées, dans les années 1990, dans les toutes nouvelles *Cultural Studies* centrées sur les revendications identitaires. Cusset insiste sur le fait que c'est au prix d'une décontextualisation, d'une dépolitisation, d'une déshistorisation que les œuvres théoriques françaises s'implantent aux Etats-Unis, absorbées par l'idéologie américaine d'où sont exclues l'histoire et la dialectique. Même si à partir des années 1990, la *French Theory* a fait l'objet de très violentes attaques et a connu un certain déclin aux Etats-Unis, elle avait gagné entre-temps un statut mondial en s'implantant dans nombre d'universités

européennes, sud-américaines et même asiatiques, au moment même où en France, à partir des années 1970, ces mêmes théories étaient malmenées et délaissées au profit d'un retour aux valeurs démocratiques, dont les premières manifestations ont été un soutien massif aux dissidents soviétiques et l'apparition des premières opérations humanitaires.

Pavel propose une analyse un peu différente du succès du courant post-structuraliste français aux Etats-Unis. A une époque, la fin des années 1970, où l'évaluation des pairs est plus contraignante que jamais dans les départements de sciences humaines des universités américaines, l'essor du post-structuralisme aux Etats-Unis ne peut pas s'expliquer par l'effondrement des normes scientifiques et l'émergence d'un second marché, comme pour le cas de la France. L'essor de l'école post-structuraliste de Yale (Harold Bloom, Geoffrey Hartmann, Paul de Man, J. Hillis Miller, puis Peter Brooks, Shoshana Felman et Barbara Johnson), inspirée par les écrits de Derrida et de Lacan s'inscrit dans une histoire des études littéraires américaines où le structuralisme scientifique n'a pas eu de succès dans un milieu où le formalisme textuel avait été déjà mis en place dans les années 1920-50. Le succès du post-structuralisme français n'est pas, selon lui, limité à la seule littérature. Il note que si la majorité des philosophes américains éprouvaient de sérieuses réserves à l'égard de ce courant, un certain nombre d'entre eux ont manifesté un intérêt pour les thèmes anti-intentionnalistes promus par les penseurs français et américains (Putnam, Margolis), d'autres ont activement encouragé la synthèse entre la philosophie analytique et le post-structuralisme (R. Rorty, I. Hacking). Par ailleurs les critiques de la culture (Hayden White, J. Clifford, Wlad Godzich) emploient des concepts post-structuralistes sans pour autant souscrire à toutes les thèses du courant.

Threadgold est un des rares auteurs à signaler une permanence des questions linguistiques au sein du post-structuralisme, notamment l'importance de la subjectivité construite dans le langage, telle que conçue par Jakobson puis Benveniste. Toutefois il n'en retient que les aspects les moins formels : la subjectivité divisée entre émetteur et récepteur, la question des 'shifters', l'importance du contexte dans la construction du sens.

Joseph accorde une large place à l'expansion du post-structuralisme en Europe, réduisant d'autant l'importance du mouvement français. Il est toutefois parmi un des rares auteurs, avec Threadgold et Cusset, à considérer la situation en Grande Bretagne. Les Britanniques ont résisté davantage que les Américains au post-structuralisme, mais, comme le structuralisme dans la France d'après-guerre, celui-ci a servi aux intellectuels britanniques à se repérer dans le clivage droite / gauche apparu pendant l'ère thatchérienne. En particulier les marxistes anglais se sont emparés des idées d'Althusser qui ont ouvert la voie au post-structuralisme en Grande-Bretagne.

Concernant la linguistique, la tradition firthienne constituait un obstacle infranchissable aux idées post-structuralistes. Joseph rappelle que les linguistes structuralistes européens et américains ont plus en commun entre eux que n'en a Firth qui a rejeté certains principes saussuriens fondamentaux tout en en développant d'autres. La stylistique qui s'est développée à la suite de Firth en Grande-Bretagne avec les travaux de Halliday, Sinclair et Ullmann, emprunte des voies différentes de celle du post-structuralisme français.

Threadgold précise que la théorie systémique fonctionnaliste de Michael Halliday, d'orientation marxiste sémiotique, est une sémiotique sociale et constructiviste. Plutôt que de considérer qu'il existe un ordre social pré-existant, le langage construit le social. Dans cette perspective, les analyses de Jakobson et de l'Ecole de Prague sont appropriées à une stylistique britannique fondée sur une sémiotique des relations entre le texte et son contexte. On observe le déplacement théorique d'une position structuraliste, focalisée sur la production du texte et sur ses propriétés formelles, vers une sémiotique sociale centrée sur le sujet lisant construit socialement et linguistiquement.

Joseph partage cette position considérant que Halliday et Hasan ont favorisé l'apparition d'une linguistique critique (critical linguistics) en Grande Bretagne et en Australie inspirée par Foucault, Bakhtin et Barthes, en même temps que le maintien d'une stylistique issue de la tradition firthienne.

On conclura ce point en soulignant que, que ce soit sous l'identification de post-structuralisme ou de *French Theory*, le point de vue américain sur l'ère de déconstruction du structuralisme, a pour effet de délimiter un avant et un après strictement séparés, et d'autonomiser un domaine strictement américain qui aurait pris définitivement ses distances par rapport au structuralisme français.

En guise de conclusion : le legs du structuralisme

En guise de conclusion, on présentera les évaluations ou débuts d'évaluation du legs transmis par le structuralisme généralisé telles qu'elles ont pu être proposées par certains de nos auteurs. Ce ne sont bien sûr que des aperçus, étant donné l'impossibilité, au vu de la faible profondeur historique, d'établir un (ou des) bilan systématique.

Face aux appréciations négatives stigmatisant le structuralisme généralisé comme mode intellectuelle, mirage, opération idéologique, voire imposture intellectuelle, Chiss et Puech (2001) discutent la possibilité de ranger le structuralisme parmi les avant-gardes (mais une avant-garde sans vedette) s'inscrivant dans « l'histoire très spécifiquement française des mouvements littéraires artistiques et philosophiques depuis la fin du XIX^e siècle : romantisme, symbolisme, surréalisme, existentialisme, personnalisme etc. » .

La construction de la linguistique comme science pilote des sciences humaines est souvent considérée comme une pure invention journalistique, voire une rumeur. Toutefois on notera, qu'en général, les appréciations ne sont pas aussi négatives. Kurzweil, tout en reprochant au structuralisme ses tentatives hégémoniques d'appréhender tous les autres systèmes philosophiques en présence, herméneutique, marxisme, phénoménologie, existentialisme et rationalisme, reconnaît qu'il a eu un impact réel sur la vie intellectuelle française.

Dosse revendique la scientificité du structuralisme, qui aurait permis une avancée des humanités en les mettant sur la voie de la scientificité. Il s'attache à établir la filiation des courants en sciences humaines avec le courant structuraliste. L'après structuralisme selon lui est déjà présent dans le post-structuralisme qui réintroduisait le sujet et l'histoire.

Pour Pavel, l'œuvre des théoriciens les plus importants ne se laisse pas réduire au débat structuraliste. Chacun a poursuivi un chemin individuel et a accompli une œuvre beaucoup plus vaste que celle qui peut être inscrite dans le paradigme structuraliste. La plupart ont changé d'orientation au cours de leur carrière, mettant en question leurs convictions passées, de même qu'ils se sont aussi critiqués les uns les autres.

D'autres auteurs, pour la plupart anglo-américains, tirent un bilan beaucoup plus négatif. Plusieurs abordent le thème de l'escroquerie en accusant les théoriciens structuralistes d'avoir véhiculer une sorte de mysticisme du sens caché. De ce point de vue, le post-structuralisme américain est tout aussi sévèrement jugé que le post-structuralisme français. L'ouvrage *Les Impostures intellectuelles* de Sokal et Bricmont a été précédé de la publication dans *Social Text* du canular de Sokal en 1996 qui avait pour objectif la mise en cause du post-structuralisme américain. Il témoignait de l'irritation de certains scientifiques face à l'évolution intellectuelle de certains milieux universitaires américains, postmodernistes ou post-structuralistes d'inspiration française, en particulier leur rejet plus ou moins explicite de la tradition rationaliste des Lumières. La publication des *Impostures intellectuelles* qui l'a suivi en 1997, a été cette fois destinée, sous le terme de 'mysticisme laïque' à démasquer la tendance relativiste des sciences humaines et sociales en France, osant utiliser de façon totalement abusive et sans aucune rigueur la conceptualité des sciences physico-mathématiques. Cusset y voit principalement la défense par le physicien Sokal d'un territoire disciplinaire, celui des sciences exactes et de positions épistémologiques sur la vérité et l'objectivité, contre les positions du courant constructionniste des sciences qui se développe au croisement de la *French Theory*, de l'anthropologie marxiste britannique des sciences issue de l'École d'Edimbourg, et de la sociologie fonctionnaliste américaine des institutions, auquel appartient le sociologue Bruno Latour, cible des attaques de Sokal et Bricmont autant que les œuvres post-structuralistes.

Jackson a probablement le jugement le plus sévère en développant sa thèse sur la pauvreté du structuralisme. Le structuralisme est resté une stratégie scientifique dans la période allant des années 1920 à sa reprise par Lévi-Strauss dans les années 1940. Puis, dans les années 1960 en France, il s'est trouvé confronté avec une « philosophie du sujet » qui a signé sa fin. Jackson en conclut que les Français sont responsables non de l'invention du structuralisme, comme c'est généralement admis en Grande-Bretagne et aux USA, mais plutôt de sa mort. Il porte un jugement aussi négatif sur la déconstruction de Saussure par Derrida, qu'il qualifie de « textual mysticism », que sur les travaux des post-structuralistes américains des années 1970-80 nommés « linguistic and discursive idealism ». Il met sévèrement en cause les relectures caractéristiques des post-structuralistes français : la relecture de Freud n'a rien à voir avec l'orientation scientifique, mécaniste et biologiste de Freud, et a rendu Freud non scientifique; Saussure n'a rien à voir avec les constructions de *Tel Quel* et de Derrida. La relecture par Althusser de Marx, influencée par Nietzsche via Foucault n'a plus rien à voir avec Marx. Les modernes ont dématérialisé Marx. Jakobson, dans les années 1940 avait perçu les faiblesses du modèle de Saussure, sa 'logical poverty', son incapacité logique à fournir une théorie adéquate du langage, en raison d'un certain nombre de faiblesses : une conception inadéquate de la syntaxe, une conception confuse du signe, un système de pures oppositions sans termes positifs.

Il est certain, cependant, que cette histoire est loin d'être close. Que ce soit dans le cadre de l'histoire de la linguistique, l'histoire de la philosophie, celle des sciences sociales ou plus généralement l'histoire des idées, l'appréciation du structuralisme bénéficiera de l'avancée dans le temps élargissant son horizon de rétrospection.

Bibliographie :

- Angenot, Marc (1985). *Critique de la raison sémiotique*, Montréal (Québec) Canada, Presses de l'Université de Montréal.
- Cassirer, Ernst (1945). « Structuralism in modern linguistics », *Word* 1/2, 99-120.
- Caws, Peter (1988). *Structuralism: the art of the intelligible*, Atlantic Highlands, NJ, Humanities Press International, [coll.: Contemporary studies in philosophy and the human sciences].
- Chevalier, Jean-Claude et Encrevé, Pierre (1984). "La création de revues dans les années 60. Matériaux pour l'histoire récente de la linguistique en France", *Langue Française* 63, 57-102.
- Chiss, Jean-Louis et Puech, Christian (1987). *Fondations de la linguistique: études d'histoire et d'épistémologie*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael.
- Chiss, Jean-Louis et Puech, Christian (1999). *Le langage et ses disciplines: XIXe-XXe siècles*, Paris, Duculot, [coll.: Champs linguistiques. Manuels].
- Chiss, Jean-Louis et Puech, Christian (2001). "Structuralisme", *Encyclopedia Universalis*, 2e édition, Paris, Albin Michel, 231 p.
- Clark, Simon (1981). *The Foundations of Structuralism: A critique of Lévi-Strauss and the structuralist movement*, Sussex, The Harvester Press.
- Culler, Jonathan D. (1982). *On deconstruction: theory and criticism after structuralism*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press.
- Cusset, François (2003). *French theory: Foucault, Ferrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, Paris, Découverte.
- De Munck, Jean (1990). "Structuralisme [philo. géné.]", Auroux, Sylvain (ed.), *Encyclopédie philosophique universelle. Les Notions*, Paris, PUF.
- Descombes, Vincent (1979). *Le Même et l'autre: quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*, Paris, Éditions de Minuit.
- Descombes, Vincent (1983). *Grammaire d'objets en tous genres*, Paris, Editions de Minuit, [coll.: Collection "Critique"].
- Descombes, Vincent (1995). *La denrée mentale*, Paris, Editions de Minuit, [coll.: Collection "Critique"].
- Descombes, Vincent (1996). *Les institutions du sens*, Paris, Editions de minuit, [coll.: Collection "Critique"].
- Dosse, François (1992). *Histoire du structuralisme. Vol. I Le champ du signe, 1945-1966; Vol. II Le chant du cygne, 1967 à nos jours*, Paris, Editions de la Découverte.
- Dubois, Claude (1990). "Déconstruction", Auroux, Sylvain (ed.), *Encyclopédie philosophique universelle. Les Notions*, Paris, PUF.
- Hymes, Dell H. et Fought, John G. (1981). *American structuralism*, The Hague; New York, Mouton, [coll.: Janua linguarum. Series maior; 102].
- Jackson, Leonard (1991). *The poverty of structuralism: literature and structuralist theory*, London; New York, Longman, [coll.: Foundations of modern literary theory].

- Joseph, John Earl (2001). "The exportation of structuralist ideas from linguistics to other fields: An overview ", Auroux, Sylvain et Koerner, E. F. K. et Nederehe, Hans-J. et Versteegh, Kees (eds.), *History of the Language Sciences; Geschichte der Sprachwissenschaften*, Vol. 18.2, Berlin, Walter de Gruyter, [coll.: Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft / Handbooks of Linguistics and Communication Science], 930.
- Joseph, John Earl (2002). *From Whitney to Chomsky: essays in the history of American linguistics*, Amsterdam; Philadelphia, PA, John Benjamins Pub., [coll.: Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science. Series III, Studies in the history of the language sciences, v. 103].
- Kurzweil, Edith (1980). *The age of structuralism: Lévi-Strauss to Foucault*, New York, Columbia University Press.
- Lapacherie, Jean-Gérard (1990). "Structuralisme [ling.]", Auroux, Sylvain (ed.), *Encyclopédie philosophique universelle. Les Notions*, Paris, PUF.
- Léon, Jacqueline (2004). *Histoire Epistémologie Langage* 26/1, 162-165. compte rendu de: John E. Joseph (2002). *From Whitney to Chomsky. Essays in the history of American linguistics*, Amsterdam/ Philadelphia: John Benjamins Publishing Company
- Macksey, Richard et Donato, Eugenio (1970). *The Languages of criticism and the sciences of man; the structuralist controversy*, Baltimore, Johns Hopkins Press.
- Mcarthur, Tom (1992). *The Oxford companion to the English language*, Oxford; New York, Oxford University Press.
- Merquior, José Guilherme (1986). *From Prague to Paris: a critique of structuralist and post-structuralist thought*, London, Verso.
- Milner, Jean-Claude (2002). *Le périple structural: figures et paradigmes*, Paris, Seuil.
- Ousby, Ian (1993). *The Cambridge guide to literature in English*, Cambridge [England], New York, Cambridge University Press.
- Parodi, Maxime (2004). *La modernité manquée du structuralisme*, 1re éd., Paris, Presses universitaires de France, [coll.: Sociologies].
- Pavel, Thomas (1990). « Empires et paradigmes », *Le Débat* 58/170-180.
- Pavel, Thomas G. (1988). *Le mirage linguistique: essai sur la modernisation intellectuelle*, Paris, Editions de minuit, [coll.: Collection "Critique"].
- Petitot, Jean . (1999). « La généalogie du structuralisme », *Critique* 620-621/97-123
- Piaget, Jean (1968). *Le structuralisme*, Paris, PUF.
- Saint-Sernin, Bertrand (1995). *La raison au XXe siècle*, Paris, Seuil.
- Sebeok, Thomas A. (1960). *Style in language*, [Cambridge], Technology Press of Massachusetts Institute of Technology.
- Sokal, Alan D. et Bricmont, Jean (1997). *Impostures intellectuelles*, Paris, Editions Odile Jacob.
- Threadgold, Terry (1994). "Structuralism and Semiotics, Literary", Asher, R. E. et Simpson, J. M. Y. (eds.), *The Encyclopedia of language and linguistics*, Oxford; New York, Pergamon Press, 10 v. (xlvii, 5644 p.).